

LA PLACE DE LA GLYPTIQUE DANS L'HISTOIRE DU DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES HITTITO-LOUVITES

Isabelle Klock-Fontanille*

La glyptique, tant étudiée par les Prof. Dr. Belkis Dinçol et Prof. Dr. Ali Dinçol au cours de leur longue et fructueuse carrière de chercheurs, est inséparable de l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes louvites. C'est à la place et au rôle des sceaux dans l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes louvites que nous souhaitons consacrer cette étude.

Remontons aux débuts de l'hittitologie.

Disparus au 1^{er} millénaire avant J.C., les Hittites sont tombés dans un oubli total. Il faut attendre le XIX^{ème} siècle pour qu'ils en sortent, et encore cela se fera par étapes discontinues, faute de pouvoir rattacher ce qu'on découvrirait à quoi que soit de connu. Certes, ils sont mentionnés dans la Bible, associés aux pharaons égyptiens, et même mis sur un plan d'égalité avec eux. Mais, on le sait, aux yeux des savants du XIX^{ème} siècle, la Bible passait pour un document sujet à caution.

Les Hittites ont été un peuple à double écriture : ils ont utilisé l'écriture cunéiforme (empruntée) et une écriture hiéroglyphique, qu'ils ont « inventée ». Même si une opinion répandue fait commencer l'hittitologie avec le déchiffrement spectaculaire du hittite cunéiforme par Bedřich Hrozný en 1915, c'est grâce aux hiéroglyphes que les Hittites sont sortis de l'oubli au tout début du XIX^{ème} siècle. C'est à eux, et plus précisément à la glyptique, que nous souhaitons nous intéresser ici.

A la suite des travaux de J. Friedrich, hittitologue et historien de sa discipline, on propose traditionnellement la périodisation suivante pour l'histoire de ce déchiffrement – périodisation certes fort commode pour l'historien, mais comme on a pu le montrer (Klock-Fontanille 2004), fort sujette à caution : la première étape correspond aux années 1870-1930, avec des savants comme Sayce, Menant, Jensen, Thompson, Cowley, Frank... qui ont fait démarrer le

déchiffrement, de manière hésitante, et sans méthode – comme on peut le lire –, mettant au jour un certain nombre de valeurs justes au milieu d'un océan d'erreurs, d'arbitraire et de fantaisies ; voici ce que Friedrich dit des travaux de Sayce dans son étude de 1954 : « diese richtigen Deutungen gehen allerdings in einem Wust phantastischer und falscher Lesungen und Deutungen unter. » (Friedrich 1954: 79). Dans les années 1930, grâce à une nouvelle génération de savants, le déchiffrement prend un tournant et aborde un terrain plus ferme : Meriggi, Gelb, Forrer, Bossert et Hrozný en sont les protagonistes. Et enfin, la découverte de la bilingue de Karatepe constituerait la dernière étape de cette histoire.

Dans la première étude qu'il consacra à l'histoire du déchiffrement « Entzifferungsgeschichte der hethitischen Hieroglyphenschrift », qui parut en 1939, J. Friedrich ne pouvait connaître l'existence de la bilingue de Karatépé. Sa périodisation est donc un peu différente : les premières tentatives de déchiffrement (jusque vers 1900) sont suivies d'une période de transition (1900-1930), pour aboutir aux recherches des dernières années, c'est-à-dire les années 1930.

Les prémisses de la découverte

Si l'histoire de la découverte des hiéroglyphes hittites commence au tout début du XIX^{ème} siècle avec John Lewis Burckhardt et sa rencontre avec les célèbres pierres inscrites de Hama (Burckhardt 1822: 147-147), le déchiffrement devra attendre encore quelques années pour commencer véritablement.

Le nom qui reste attaché aux débuts du déchiffrement est celui du Gallois Archibald Henry Sayce. Il prit part à la discussion entamée autour de la question des Hittites. Il proclama qu'il s'agissait bien de ce peuple. Concernant l'écriture, il fit démarrer le déchiffrement.

* Prof. Dr. Isabelle Klock-Fontanille, Université de Limoges / FRANCE.

Et tout d'abord en affirmant que ces signes relevaient bien d'une écriture.

Ayant acquis une solide connaissance des écritures cunéiformes, il établit avec raison que les caractères connus étaient beaucoup trop nombreux pour composer un alphabet et voulut voir dans les inscriptions une écriture syllabique avec idéogrammes et déterminatifs, correspondant à l'écriture cunéiforme akkadienne. Il reconnut la valeur de certains signes : par exemple la désinence du nominatif -s.

Mais le problème, c'est que les documents étaient rares. Ils ne se multiplièrent qu'après 1876 : en particulier la découverte des vestiges d'une ville antique, la colonie que les sources égyptiennes et cunéiformes désignaient comme le centre de la domination hittite dans la Syrie du Nord : Karkemish, dans la boucle de l'Euphrate. On y trouvait des textes utilisant les mêmes caractères que ceux de Hama, et les fouilles du British Museum mirent bientôt au jour un grand nombre d'autres inscriptions et de sculptures. Sayce se rappela en avoir vu de semblables : le même style caractérisait toute une série de sculptures rupestres, naguère découvertes par des voyageurs en Asie Mineure mais auxquelles on n'avait prêté que peu d'attention : dans le village de Boğazköy, à quelque 150 km à l'est d'Ankara, et non loin de là, à Yazilikaya ; à Marash dans le nord de la Syrie et à Karabel sur la côte ouest d'Asie Mineure. Il en conclut que les Hittites, loin d'avoir été, selon la croyance la plus répandue, une insignifiante tribu entre tant d'autres de la Syrie du Nord, avaient dû posséder un vaste empire.

En fait, Yazilikaya, « rocher inscrit » en turc, était déjà connu, par l'ouvrage du voyageur français Charles Texier, *Description de l'Asie Mineure* (1839-1849). Mais à l'époque, on se passionnait plutôt pour les hiéroglyphes égyptiens et les écritures cunéiformes.

Les sculptures de Yazilikaya comprenaient, entre autres, un important cortège de divinités ; et ces personnages étaient accompagnés de leur nom, commençant tous par le même signe. Sayce, formé à l'école des cunéiformes, y vit le déterminatif (et idéogramme) de DIEU. Comme le raconte J. Menant,

« L'examen des figures de Yasili-Kaïa fit comprendre à M. Sayce que ce qu'on regardait comme des symboles dans les mains des divinités, n'était

autre que l'expression graphique de leur nom ; il détermina ainsi la présence du préfixe divin dans les inscriptions des différentes localités. » (Menant 1895: 18)

Le « sceau fatidique » (Dhorme 1933: 349)

G. Contenau, dans un ouvrage de 1934, *La civilisation des Hittites et des Hurrites du Mitanni*, dont le but était de proposer « un résumé de ce que nous connaissons d'essentiel sur le sujet », raconte l'épisode qui devait véritablement déclencher le déchiffrement, à savoir le « sceau fatidique », comme l'appelle Dhorme :

« Dès la découverte des pierres de Hamah, les tentatives de déchiffrement commencèrent ; elles ne purent aller loin, faute de bilingue, en raison de l'ignorance absolue de la nature de la langue que ces hiéroglyphes traduisaient. C'est alors qu'on vit passer dans le commerce une empreinte de sceau faite sur une lamelle d'argent en segment de sphère qui représentait, au centre, un guerrier vêtu du manteau, comme on voit sur une des bases de colonnes provenant de Boghaz-Keui. En exergue du sceau, une inscription cunéiforme ; autour du personnage, des hiéroglyphes hittites répétés en deux groupes identiques. Ce sceau dont on avait pris des empreintes disparut pendant quelques années ; il est maintenant conservé à la Walters Art Gallery de Baltimore. Supposant que les hiéroglyphes reproduisaient la légende cunéiforme, les archéologues se mirent au travail. On doit beaucoup, pour cette période, à la patience et aux efforts de A. H. Sayce qui mit au service de ces premières tentatives de déchiffrement une culture et une énergie peu communes.

Malheureusement, les signes cunéiformes exécutés avec maladresse ont été déformés et, pour quelques uns, souffrent deux interprétations ; il devient donc périlleux de choisir pour base du travail des lectures qui sont loin d'être assurées. » (Contenau 1934: 26)

L'homme qui avait trouvé le sceau était le diplomate et orientaliste de Hambourg A.D. Mordtmann qui s'occupait du déchiffrement et de la transcription des textes cunéiformes du lac de Van. Le savant considérait ce sceau en argent comme la dernière ramification

occidentale du système arménien et de l'écriture cunéiforme en général.

La lecture de cette inscription par Mordtmann est d'une importance fondamentale pour le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ; car elle contient en germe d'un côté les bases de quelques notions primordiales reconnues par Sayce, et de l'autre une erreur lourde de conséquences (la conviction que les hiéroglyphes transcrivent de l'arménien) : reprise plus tard par un savant allemand et défendue avec une obstination acharnée, elle devait constituer un obstacle au déchiffrement (Mordtmann 1872: 624-629).

Mordtmann lut de la manière suivante l'inscription en cunéiforme (en commençant à l'endroit désigné par l'index du personnage) : « Tarkundimmi, König von Tarsun » (Mordtmann 1872: 627).

Sayce, se rappelant en 1880 l'existence de la « plaque d'argent », s'adressa au British Museum. La direction du Musée, craignant d'avoir affaire à un faux, avait refusé de l'acheter, mais avait néanmoins pris soin d'en faire une copie. Sayce travailla sur cette reproduction. Il en soupçonna l'intérêt, comme le rappelle W. Wright :

« Professor Sayce was engaged in a examination of the Vannic inscriptions and came across an account of this silver boss by Dr. Mordtmann, who had seen it in the possession of M. Alexander Jovanoff, of Constantinople, who had procured it from Smyrna. Professor Sayce concluded from Dr. Mordtmann's description that the hieroglyphics might be Hittite, and that the cuneiform inscription, which Dr. Mordtmann ascribed to the syllabary in use in Van, might prove to be a key to the hieroglyphics. In this view he was confirmed by the character and form of the boss. » (Wright 1884: 155)

Son attention fut attirée par la coiffure du personnage central et par ses chaussures au bout recourbé, détails qui avaient été reconnus entre temps comme « hittites ». Il donna une lecture un peu différente du texte cunéiforme : *Tar-rik-tim-me šar mat Er-me-e* « Tariktimme, roi du pays d'Erme ». Pour lui, il s'agissait du Tarkondêmos cité par Plutarque. On lit maintenant ce texte de la manière suivante : « Tarkumuwa, roi du pays de Mira ».

L'histoire a oublié ce que le déchiffrement doit à Mordtmann : l'allusion à l'Asie Mineure, la localisation exacte en Cilicie, la lecture de la légende cunéiforme exacte au moins en ce qui concerne sa structure et sa nature, l'intuition, dès 1862, que les inscriptions de Hama étaient hittites. On a surtout retenu qu'il a engagé le déchiffrement dans une mauvaise voie en proclamant qu'il s'agissait d'arménien et que le Tarkundimmi soit Syennesis (à sa suite, les chercheurs le crurent jusqu'en 1934).

Quand on lit l'interprétation que Mordtmann fait de ces symboles, on comprend mieux l'importance du premier pas accompli par Sayce. Après avoir décrit précisément chaque symbole, Mordtmann conclut :

« Das ganze Siegel ist also ein interessantes Muster einer uralten Heraldik, welche die dem Scepter eines Monarchen unterworfenen Länder allegorisch darstellt. » (Mordtmann 1872: 628)

Sayce reconnut que les « symboles » dont parlait Mordtmann étaient des caractères graphiques, des hiéroglyphes et que le texte lui-même devait correspondre à la légende cunéiforme. Il put ainsi identifier PAYS et ROI. De plus, le signe *tarku* ne faisait aucun doute. Il avait donc obtenu des idéogrammes et des syllabogrammes – première révélation essentielle sur le caractère de la nouvelle écriture. Par comparaison avec le cunéiforme, le savant gallois détermina la valeur des autres signes. A partir du sceau de Tarkondêmos, Sayce se fonda sur le matériel existant et s'attaqua aux inscriptions de Karkemish, Hama. Ainsi, comme Wright le rapporte :

« Armed with the key afforded to us by the bilingual inscription of Tarkondêmos, we can now attack the Hittite inscriptions with a fair chance of success. The first result obtained from the determination of the two important characters for 'king' and 'country', is that the two long inscriptions from Carchemish both belong to the same monarch [...]; that the first six characters of the other inscription from Carchemish contain the name of another sovereign ; that a royal name is hidden among the characters attached to the pseudo-Sesostris ; and that royal names also occur in the inscriptions from Hamath. With the help of the Assyrian records we ought in time to be able to make them out. » (Wright 1884: 164-165)

Bilan et perspectives

Les découvertes qui eurent lieu pendant cette période fournirent la matière du livre de William Wright, *The Empire of the Hittites* (1884). Sayce, qui contribua à sa rédaction en écrivant un chapitre sur le déchiffrement des inscriptions (Sayce 1884: 168-188), y repoussait une fois pour toutes la conception d'une langue sémitique. Les Hittites, affirmait-il, sont venus d'Anatolie en Syrie pour conquérir ce pays qu'ils dominèrent, selon des sources égyptiennes et mésopotamiennes, aux XIV^{ème} et XIII^{ème} siècles avant J.C. Il identifia le signe notant la désinence du nominatif *-s*, la désinence de l'accusatif *-n*, le déterminatif des noms de ville. Il nota aussi le mot *Sandes*, nom d'une divinité locale jadis vénérée à Tarse en Cilicie, qui devait jouer son rôle dans la suite de l'histoire du déchiffrement sous la forme Šantaš.

Mais il était difficile d'avancer dans le déchiffrement. Les documents bilingues étant plus que rares, on ne savait pratiquement rien de la valeur phonétique des caractères, les idéogrammes ne donnant, comme on le sait, aucun renseignement à ce sujet.

Pour résumer, à la fin de son chapitre sur « Decipherment of the Hittite inscriptions », Sayce établit lui-même un bilan des découvertes et des progrès réalisés :

« As will have seen from the foregoing investigation, the Hittite system of writing resembled that of the Egyptians or of the Assyrians ; or, in fact, of any people which employed hieroglyphics. The writing was partly ideographic, partly phonetic, and made use of determinatives. The phonetic characters, as in Egyptian or Assyrian, sometimes represented a monosyllable, sometime a dissyllable, sometime both. [...] The ideographs seem to be attached to the phonetic characters which represent the sound of the word they express almost as often as in Egyptian, though of course they may also stand alone without any phonetic complement, or with only the grammatical suffixes expressed. » (Sayce 1884: 184-185)

Et, après avoir proposé des traductions d'inscriptions, il fait le point et invite à la prudence :

« Such attempts are no doubt very meagre and unsatisfactory ; but if the method pursued in the

preceding pages is a sound one, they stand at all events on a firm foundation, and with the help of fresh materials may lead on to more important results. It must not be forgotten that the inscriptions we possess at present are but few and mutilated, and we must not, therefore, expect our endeavours to decipher them to be more than a beginning. But in this, as in so many things else, the beginning is half the whole. » (Sayce 1884: 188)

Jusqu'à la fin de sa vie, le sceau de Tarkumuwa restera pour Sayce le point de départ du déchiffrement, et même la « clé » (le terme revient souvent sous sa plume) ; et il s'est même focalisé sur ce document, qu'il juge d'autant plus important qu'il ne s'agit pas, selon lui, d'un document bilingue, mais digraphe ; à titre d'exemple, voici un extrait d'un article publié en 1922, « The Decipherment of the Hittite Hieroglyphic Texts » (Sayce 1922: 538) :

« The starting-point of decipherment has necessarily been the bilingual seal of Tarkondêmos. This, however, was not a simple matter, as the progress of my decipherment has shown that the inscription is not in two languages as we should have expected, but merely in two different scripts, the cuneiform representing the same language as the hieroglyphic. »

Le savant Joachim Menant, qui fit partie des pionniers, avait découvert en 1890 que le signe symbolique d'un personnage se désignant lui-même placé au début de nombreuses inscriptions signifiait « je » ou « je suis » et correspondait au signe hiéroglyphique égyptien « je ». Sayce, quant à lui, croyait encore que la personne en question montrait sa bouche et que le symbole signifiait par conséquent « je dis », « je parle », ou à la troisième personne « il dit », « il parle » (on peut voir ce signe sur la première ligne de la première inscription de Hama). Par ailleurs, dans son étude, peu citée par les hittitologues, Menant fait le point sur l'état des connaissances en 1895 et sur le matériel dont on dispose (Menant 1895).

Après avoir insisté sur l'importance de ce peuple et étudié les mentions de ce peuple dans différents textes (dont la Bible) :

« Quoi qu'il en soit, si l'on ne peut remonter à cette origine, s'il est téméraire de considérer les

Hétéens comme les fils de Heth, les contemporains de Sargon d'Agadé ou les alliés des Troyens, ceux dont nous étudions les inscriptions sont toutefois les représentants d'une grande nation, originaire peut-être des contrées septentrionales de l'Arménie ou de la Cappadoce, et dont l'influence s'est étendue depuis les sources de l'Oronte jusqu'à la mer Noire et à la mer Egée, embrassant ainsi toute la Syrie du Nord et l'Asie Mineure.

Lorsque nous entrons dans les temps historiques, les textes de l'Égypte nous apprennent qu'au moment où la civilisation égyptienne était dans toute sa splendeur, au XIV^e siècle avant notre ère, les armées hétéennes s'avancèrent sur les bords du Nil jusqu'à Thèbes, et que le roi des Khétas traitait d'égal à égal avec le pharaon. Plus tard, par l'histoire de l'Assyrie, nous savons que les Khatti ont longtemps résisté aux conquérants assyriens et qu'ils n'ont été vaincus qu'au moment où les rois de Ninive, maîtres de toute l'Asie antérieure et des petits États des bords de la mer, les ont forcés dans leur dernière capitale.

Un peuple qui a vécu une si longue vie n'a point passé sans exercer ou subir une influence profonde. » (Menant 1896: 13-14)

Concernant l'écriture, J. Menant se pose la question de savoir quelle est l'origine du système :

« On s'est demandé si l'on pouvait, *à priori*, indiquer l'origine de ce système graphique, si les Hétéens l'avaient inventé, ou bien, s'ils l'avaient emprunté à autrui.

L'analogie que ce système présente avec celui des hiéroglyphes égyptiens permet précisément d'affirmer que les Hétéens ont inventé eux-mêmes leur écriture. » (Menant 1895: 15)

Par ailleurs, il se pose des questions de méthode :

« Quand une série d'inscriptions comme celles que nous allons étudier, d'un aspect si particulier et si différent de celui des inscriptions tombées depuis longtemps dans le domaine de nos investigations, se présente pour la première fois à l'attention des savants, il y a deux choses dont on se préoccupe d'abord ; on se demande : 1° si le système graphique qu'elles représentent est connu ; 2° si la

langue ainsi exprimée est au moins soupçonnée. La réponse à ces deux questions, dans l'état actuel de nos connaissances, est celle-ci : L'écriture hétéenne présente l'aspect d'un système figuratif analogue aux hiéroglyphes égyptiens, mais plus avancé, puisque le type primitif a souvent perdu sa forme pour arriver au signe conventionnel. Son expression le rapproche de l'écriture cunéiforme, où les signes sont doués de valeurs idéographiques et de valeurs phonétiques ou syllabiques. La valeur de quelques signes phonétiques est déjà reconnue, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par l'analyse succincte des principaux travaux dont cette écriture a été l'objet. » (Menant 1895: 16)

Et un peu plus loin,

« L'étude des valeurs déjà dégagées permet de reconnaître que le système graphique présente les plus grandes analogies, dans le mécanisme de sa rédaction, avec le système des écritures cunéiformes ; ainsi on y rencontre des idéogrammes qui peuvent passer dans l'écriture avec leur valeur phonétique. » (Menant 1895: 23)

Concernant la langue, J. Menant, suivant en cela Sayce, se montre très prudent :

« La langue, malgré tous ces progrès, est encore inconnue, et l'on peut même se demander si toutes les populations qui se sont servies de ce système graphique, dont on trouve des monuments sur un si vaste territoire, parlaient le même idiome. Ne peut-on pas soupçonner qu'il a servi à exprimer des dialectes différents ? Dans tous les cas, on a reconnu que cette langue ou ces dialectes n'appartiennent ni à la famille des langues ariennes, ni à celle des langues sémitiques. La position des suffixes et des flexions nominales ou verbales, qui sont pour ainsi dire matériellement indiquées, ne permet pas de faire rentrer l'idiome ou les dialectes ainsi exprimés dans l'une ou l'autre de ces deux familles, dont les caractères sont si nettement déterminés. — On est dès lors en présence d'un système graphique très compliqué et à la recherche d'une langue dont il faut trouver les affinités parmi des groupes très nombreux, très variés et chez lesquels les familles et les espèces sont très difficiles à préciser.

N'est-il pas prématuré, dira-t-on, en présence des découvertes incessantes, lorsque l'avenir nous réserve la possibilité de connaître des inscriptions d'une grande étendue et peut-être des inscriptions bilingues, de chercher déjà à interpréter les textes hétéens ? L'objection mérite une réponse. – Il s'agit d'abord, non de l'interprétation, mais de la méthode à suivre pour dégager la valeur des signes. » (Menant 1895: 24)

J. Menant s'appuie sur les textes cunéiformes, sur la mention des Hittites (ceux qu'il appelle les Hétéens) dans les textes égyptiens :

« Les Hétéens ont vécu au milieu de peuples qui se servaient de l'écriture cunéiforme ; c'était alors le système graphique usité dans toute l'Asie antérieure. Il est donc permis de supposer que, parmi les textes écrits avec ce système et qui résistent encore à notre interprétation, il peut se trouver quelques pages en hétéen. » (Menant 1895: 27)

« Parmi les tablettes en caractères cunéiformes trouvées à Tell-el-Amarna et contenant la correspondance échangée entre les rois assyriens et les Pharaons, plusieurs lettres du roi de Mitanni sont écrites en assyrien ; mais l'une d'elles présente une rédaction particulière. » (Menant 1896: 28)

Il suppose « un dialecte hétéen écrit en caractères cunéiformes » (Menant 1895: 29), ce qui l'amène à prôner une méthode de type comparatif :

« On ne doit négliger, sans doute, aucun autre moyen d'investigation : l'histoire et l'archéologie apportent de précieux indices dont il faut savoir tirer parti. L'hypothèse, si féconde dans l'étude des sciences exactes, est même permise, mais à condition d'en vérifier scrupuleusement les résultats ; et comme, en définitive, il faut tout contrôler par la comparaison des textes, il m'a paru indispensable de dresser un inventaire, aussi complet que possible, des signes compris dans l'ensemble des inscriptions dont on dispose. » (Menant 1895: 30)

Concernant la langue, encore plus de prudence :

« Nous avons indiqué des textes qui seront plus précieux peut-être pour arriver à la lecture de l'hétéen, lorsqu'ils auront été suffisamment compris. Je veux parler des inscriptions en caractères

cunéiformes de la Cappadoce. [...] Malheureusement la lecture de ces inscriptions est la moins avancée ; la partie importante résiste encore à toute interprétation, et c'est peut-être celle qui se rapprocherait le plus du dialecte hétéen.

On peut sans doute entrevoir déjà le caractère général de l'idiome que nous cherchons ; mais il ne faut pas exagérer l'importance de ces indices. Il serait téméraire de s'appuyer sur des formes qu'on soupçonne, pour en déduire la valeur des signes qui doivent les représenter. Le déchiffrement n'est pas assez avancé pour qu'on se permette ces hardiesses. Il faudra longtemps encore s'attacher au dépouillement des noms propres. [...]

Nous avons constaté, avec M. Sayce, une flexion assyrienne très caractérisée dans les inscriptions de Hamath, et, bien que nous lisions autrement que lui le substantif fléchi, cela suffit pour justifier l'introduction de termes étrangers dans les textes hétéens ; mais il ne faut pas aller au-delà. » (Menant 1895: 88-89)

Nous avons longuement insisté sur cette étude de Menant. En effet, ces passages surprennent par la rigueur dont les premiers chercheurs ont fait preuve, leur prudence. Ce qui est surprenant aussi, c'est la virulence des critiques de Friedrich à leur égard. Comme si le savant allemand avait besoin de faire entrer les faits dans un schéma cohérent : après les errements du début, la rigueur et la méthode des savants des années 1930 auraient permis de faire avancer le déchiffrement. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que, si on lit attentivement tous ces écrits, c'est qu'il n'y aura rien de nouveau jusqu'au-delà des années 30. Sinon des découvertes de détail. En effet, tout est en germe : l'origine indigène du système hiéroglyphique ; la définition du système et son évolution (des idéogrammes, des phonogrammes et des déterminatifs) ; l'analogie structurelle avec l'écriture cunéiforme ; l'idée que d'autres sciences (l'histoire, l'archéologie) peuvent être d'un grand secours, mais aussi les autres civilisations par ce que leurs textes nous disent des Hittites ; la question de la langue : il est prématuré de chercher la langue qui se cache derrière l'écriture, en revanche il est primordial de réfléchir aux méthodes. Concernant ces dernières, c'est une méthode de type

comparatif qui est prônée. La question de la validation, de la preuve est également posée.

On peut noter que pour Menant (suivant en cela Sayce ?), la source hiéroglyphique essentielle, voire exclusive, c'est le sceau de Tarkondémos. Cela revient comme un leit-motiv dans sa longue étude :

« Depuis cette époque [i.e. Depuis l'étude de Mordtmann], il [le sceau de Tarkondémos] a été considéré par tous les savants comme le point de départ et la base des études hétéennes. [...] Je citerai ensuite les inscriptions de Hamath. » (Menant 1895: 3)

Un peu plus loin, après avoir consacré plusieurs pages au sceau et aux savants qui en ont fait l'étude :

« Le premier et le plus important des résultats provient de l'étude de l'inscription bilingue, malheureusement trop courte, qui nous a renseignés sur la nature du système graphique en présence duquel on se trouvait. » (Menant 1895: 25)

« Dans l'état actuel, il importe de ne pas s'écarter des indices fournis par l'inscription de Tarkondémos. » (Menant 1895: 29)

« Il convient de rappeler, au début de cette analyse, le texte et la traduction de l'inscription bilingue de Tarkondémos, puisque c'est le point de départ et la base de toutes les découvertes ultérieures. » (Menant 1895: 33)

Cette première période est donc riche de découvertes extraordinaires, qui provoquèrent un flot de voyages et d'expéditions en Asie Mineure, qui à leur tour provoquèrent des trouvailles nouvelles et inestimables : Hogarth, Sir William Ramsey, les Allemands Karl Humann et Otto Puchstein, les Autrichiens Felix von Luschan et le comte Lanckoronski, le Français Chantre et l'Américain Wolfe en furent les protagonistes. Lorsque Leopold Messerschmidt fit paraître en 1900 son *Corpus inscriptionum hettitarum*, il avait déjà rassemblé, examiné et publié comme exemples 37 textes d'Asie Mineure et de la Syrie du Nord (nombre porté à 42 par des compléments ultérieurs) et une centaine d'inscriptions de moindre longueur ou brèves. Cette collection incita l'ensemble du monde savant à pousser plus avant l'étude de ces documents, à en déchiffrer l'écriture et à en traduire la langue.

De nombreux savants se mirent au travail et apportèrent, chacun individuellement, une pierre à l'édifice.

La deuxième génération de savants : des résultats mitigés

Nous ne nous attarderons pas ici sur cette période, que nous avons étudiée plus en détail ailleurs. En effet, la place des sceaux n'y est pas très importante.

L'assyriologue allemand F. E. Peiser découvrit pour sa part en 1892 (*Die hettitischen Inschriften. Ein Versuch ihrer Entzifferung*) le coin de séparation ainsi que le signe qui indique la présence d'un idéogramme. Pour le reste, comme tous ceux qui ont tenté de chercher la langue qui se cache derrière, il s'est trompé : il écarta la famille sémitique, la famille indo-européenne, le suméro-akkadien, certaines conditions n'étant pas réunies, et enfin l'égyptien ; l'étude des tablettes mittanniennes n'était, selon lui, pas assez avancée ; avec les inscriptions en vieil-arménien de la région de Van, on était encore sur un terrain trop glissant pour se risquer à des comparaisons. Il resta alors à Peiser le turc ! (Peiser 1892: XIII)

Mais ce qui est intéressant lorsqu'on lit son ouvrage, c'est que le sceau de Tarkumuwa a tant frappé les esprits qu'il reste un point de départ et la base de la réflexion. Ainsi, à la page 4, Peiser discute-t-il la lecture que Sayce a faite du sceau et précise que, étant donné les circonstances, il n'y aura pas de progrès dans le déchiffrement s'il n'y a pas d'autres documents. Et ce n'est qu'après avoir mentionné d'autres sceaux qu'il passe à d'autres inscriptions. Or, comme on le verra, la tendance s'inversera : par exemple, en 1933-1937, dans l'ouvrage en trois volumes de Hrozný, *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*, les sceaux constitueront la dernière partie, après la présentation et l'examen de tous les autres types d'inscriptions, presque comme un appendice.

Mais c'est sans doute l'assyriologue P. Jensen qui eut la plus grande influence sur la suite de la recherche, à la fois parce qu'il donna tout d'abord à celle-ci une impulsion décisive, et parce que ses travaux ultérieurs agirent en revanche comme un frein et retardèrent sans doute le déchiffrement, essentiellement à cause de son attitude personnelle envers ses collègues et

leurs travaux, qui donna naissance à une vive polémique scientifique.

A côté de l'assyriologie proprement dite, il s'intéressa au déchiffrement des écritures inconnues. Il étudia pendant des années les hiéroglyphes égyptiens. Puis il s'attaqua aux hiéroglyphes hittites. Ses travaux parurent en 1898 dans un livre *Hittiter und Armenier*. Le titre seul indique son erreur fondamentale : il pensait, à la suite de Mordtmann, que les hiéroglyphes hittites étaient écrits dans un arménien tardif. Et dans l'étude qui traite plus particulièrement du déchiffrement « Zur Entzifferung der 'hittitischen' Hieroglypheninschriften », il affirme que « alles, was ich mit einer gewissen Sicherheit lesen und deuten kann, ist armenisch » (Jensen 1924: 293). Nous ne nous attarderons pas sur ces travaux, dans le cadre de cette étude.

Certes, il fit avancer le déchiffrement sur quelques points, en découvrant certaines valeurs exactes : la lecture exacte de la ville de Karkémish, certains titres mentionnés dans les textes, le pronom démonstratif « ce », etc. Certes, du point de vue de la méthode, la tentative de déchiffrement de Jensen ouvrit une voie nouvelle : un savant qui la suivit après avec plus de rigueur et de persévérance remporta les plus beaux succès. Jensen n'y rencontra que l'erreur. Il avait comme principe non pas d'essayer de découvrir d'abord les valeurs phonétiques, mais d'arriver à comprendre les inscriptions selon les critères extérieurs et, s'appuyant sur des raisons historiques, de supposer ensuite leur contenu, avant d'en venir à la prononciation. Cette méthode le conduisit à reconnaître que le petit nombre des caractères reconnus avec certitude étaient presque uniquement des idéogrammes et à croire que les inscriptions ne contenaient pas un verbe, pas une seule phrase entière, et seraient donc de simples énumérations, des listes de titres, une suite ininterrompue d'idéogrammes !

Jensen défendit cette thèse jusqu'à la fin de sa vie avec une incroyable ténacité. On comprend bien que l'étude des sceaux n'avait pas la même importance pour Jensen que pour d'autres savants.

Quoi qu'il en soit, l'énigme des hiéroglyphes hittites restait entière. L'impulsion nouvelle vint d'un tout autre côté : en 1915, Hrozný déchiffra le hittite cunéiforme et découvrit la parenté indo-européenne. Ce fut

aussi à cette période que furent révélées les différentes langues utilisées dans les textes cunéiformes.

C'est pourquoi, la tentative, intéressante, de l'anglais Thompson, encouragé par la nouvelle impulsion donnée aux fouilles britanniques de Karkémish, qui annonça « A new decipherment of the hittite hieroglyphs » en 1912 échoua, parce que prématurée : en effet, il essaya d'utiliser les cunéiformes hittites non encore déchiffrés mais déjà connus par les lettres d'Arzawa, pour l'interprétation des hiéroglyphes. Il échoua, excepté quelques nouvelles lectures, parce que, dans ces lettres précisément, les mots hittites avaient été en grande partie lus ou classés de façon erronée. Mais comme la littérature cunéiforme est, pour lui, le meilleur point de départ, les sceaux bilingues l'intéressent.

« The materials available for the study of decipherment were (1) the two well-known bilinguals, the 'Boss of Tarkondemos' and the seal of Indilimma, which have been as much a stumbling-block as an aid to students; (2) the Hittite cuneiform literature, consisting of the two Arzawa letters and the tablets from Asia Minor; (3) the hieroglyphic texts themselves. » (Thompson 1912: 5)

Ainsi, lorsqu'il propose des traductions, par exemple du sceau d'Indilimma, pose-t-il comme postulat une équivalence entre le cunéiforme et l'hiéroglyphique ; page 133 :

« The four Hittite hieroglyphs presumably are the equivalent of some part of the cuneiform. » (Thompson 1912: 133)

Mais comme, à cette époque, le hittite cunéiforme n'était pas déchiffré, une telle tentative était vouée à l'échec.

Sans nous arrêter à diverses tentatives, arrivons à l'assyriologue allemand C. Frank, venu en 1923 au problème des hiéroglyphes hittites. Le point de départ fut très différent. L'étude cryptographique des codes et écritures secrètes employés pendant la première guerre mondiale avait montré qu'un classement et une analyse systématique du matériel dont on dispose permettaient à eux seuls de trouver la solution. Après avoir rappelé quelles démarches ses prédécesseurs immédiats (Thompson, Cowley) avaient suivies, il

exposa sa méthode au début de son ouvrage *Die sogenannten hettitischen Hieroglypheninschriften. Ein neuer Beitrag zu ihrer Entzifferung* :

« wenn man an Inschriften in unbekannter Schrift und Sprache herantritt, so beobachtet man am besten zunächst, ob sich etwa Eigennamen, vielleicht als solche schon irgendwie gekennzeichnet und erkennbar, besonders Namen von Länder, Städten, Flüssen u. a. vom übrigen Text abheben und unterscheiden. Auch die Anfängen und Enden der Inschrift verdienen Beachtung und schließlich, sagen wir, das Chaos selbst, bei dem es zu sehen gilt, ob sich Zeichengruppen loslösen und wiederkehren, vielleicht mit Varianten, so dass sich solcherweis die Inschrift zerlegen lässt und einzelne, für sich stehende Gruppen in Angriff genommen werden können. Nicht all diese Wege werden in allen Fällen gangbar sein ; vor allem die beiden letzten werden sich nur nach den erstgenannten beischreiten lassen. Dabei kann die Frage, in welcher Sprache die Inschrift verfasst ist, vorerst völlig außer acht bleiben. So soll auch hier zunächst verfahren werden. Zuerst die Eigennamen : Namen der Städte oder Länder, beides oft identisch ; weiterhin Götternamen, und schließlich Namen der Könige oder Fürsten und sonstiger Personen. » (Frank 1923: 12-13)

Avec toute la prudence et la minutie nécessaires, Frank s'efforça d'établir des listes systématiques et importantes de noms et de pays, de villes, de dieux et de personnes. Il réussit à lire exactement plusieurs vocables géographiques. Mais, comme d'autres avant lui, c'est dans la recherche de la langue qu'il rencontra la plus grande erreur : après avoir éliminé ce qu'il appelle « das Kanisische », puis le louvite, le palaïte, le hattî, c'est pour lui une évidence, suivant en cela une remarque de Hrozný et de Forrer, que la langue des inscriptions hiéroglyphiques était du hourrite :

« Bei aller Unsicherheit und Unklarheit scheint es fast vorläufig bei der Vermutung, dass wir es in den Hieroglypheninschriften sehr wahrscheinlich mit einer dem Charrischen zum mindesten nicht

ganz fernstehenden Sprache zu tun haben werden, bleiben zu müssen. » (Frank 1923: 64)

Certes, C. Frank a commis des erreurs – en particulier, avoir dès l'abord orienté toutes ses recherches vers la lecture phonétique en négligeant l'interprétation et la compréhension des inscriptions elles-mêmes. Mais Jensen, qui considérait le hittite hiéroglyphique comme son propre domaine, a critiqué les travaux de son collègue de manière fort brutale et véritablement offensante. D'ailleurs, violemment attaqué, C. Frank répondit à Jensen, dans un article « Über P. Jensens 'Zur Entzifferung der « hittitischen » Hieroglypheninschriften' » :

« Dafür müssen auch alle anderen, und ich im besonderen, der ich mir erlaubte an die Entzifferung zu gehen, schwer büßen. Wir werden alle samt und sonders verdammt. Und weshalb ? Weil es eben Jensen mit seinem System trotz aller zweifellos qualvollen Arbeit in den dreißig Jahren nicht gelungen ist, auch nur eine bescheidene Entzifferung zu geben oder den Weg dahin zu weisen. [...] Die hettitischen Inschriften sind niemandes Privatdomänen, wie aus Jensen halb richterlichem Auftreten mancher folgern könnte, sondern ihre Bearbeitung ist allen Gelehrten gestattet. Gehe doch Jensen seinen Weg und lasse er mich ruhig weiterarbeiten. Ich neide ihm ja seine 'Ergebnisse' nicht ! » (Frank 1924: 9)

Ce que nous retiendrons dans le cadre de cette étude, c'est que C. Frank n'utilise pas les sceaux. Nous tenterons de répondre à cette question plus loin.

Cette polémique stérile condamna la recherche et il faut bien reconnaître que dans les années 1930, le mystère des hiéroglyphes n'était pas percé et que la recherche stagnait. En témoignent les nombreuses études que le vieux Sayce, pionnier du déchiffrement, continuait à publier (Sayce 1922 – 1925 – 1930), se risquant même à cette époque à des « traductions » littérales et suivies et pensant être arrivé à l'étape de la vérification. La lecture de ces articles donne pourtant l'impression qu'on n'avait pas beaucoup progressé depuis sa première étude de 1876 !

Le sceau, entre linguistique et art

La lecture de toutes ces études met en évidence qu'il y a eu une focalisation sur le « sceau de Tarkondemos », et dans une moindre mesure sur quelques autres sceaux isolés (par exemple, le sceau d'Indilimma). Mais parallèlement à sa contribution au déchiffrement, le sceau intéresse l'art. L'ouvrage de Hogarth qui date de 1920, *Hittite seals, with particular reference to the Ashmolean collection*, nous paraît symptomatique de l'orientation de la recherche pendant cette période. La glyptique a pour lui un intérêt historique, parce qu'elle représente toute les périodes de la civilisation hittite. Ce qu'il propose, c'est un classement des sceaux en fonction d'un certain nombre de critères (l'évolution des styles artistiques, des critères de formes, des critères techniques, etc). Mais le sceau, comme support d'une inscription, ne l'intéresse pas. Ainsi, lorsqu'il mentionne la présence d'une inscription, n'en propose-t-il pas de traduction, ne pose-t-il pas de problèmes linguistiques. Un cas fait exception, le sceau d'Indilimma : d'une part, il traduit la légende cunéiforme (Hogarth 1920: 36), et plus loin (Hogarth 1920: 69-70), il en propose un commentaire : il discute le caractère bilingue, met en doute le fait que « this column of symbols makes a text » ; « at most it could only represent a single name ». Finalement, la seule information de type linguistique que le savant, faisant référence à Thompson, nous propose concerne le signe qui signifie « sceau ».

Dans les études de cette époque, on note donc une hésitation, une oscillation entre deux approches du sceau ; une approche exclusivement linguistique et une autre selon laquelle le sceau relève de l'art. D'ailleurs, Zalitzky, dans « Deux cachets hétéens inédits de la Bibliothèque nationale », en 1917, doit rappeler que « les signes que Chabouillet appelle des symboles forment deux groupes de trois signes, un devant l'autruche, l'autre derrière elle. Or, ce sont de véritables hiéroglyphes hétéens ! » (Zalitzky 1917: 27).

G. Contenau a consacré sa thèse de doctorat à *La glyptique syro-hittite* (1922) : pour lui, la glyptique fait partie de l'art. C'est pourquoi une grande attention est portée à l'iconographie ; il étudie attentivement, par exemple, les costumes. Pour lui, le sceau est à la fois une signature et une amulette :

« La glyptique joue son rôle pour traduire les préoccupations religieuses des Syro-Hittites, préoccupations qui étaient de tous les instants pour eux, comme pour les autres peuples contemporains. Le cylindre ou le cachet du personnage est la marque qui sert à authentifier ses écrits, mais c'est aussi une amulette dont les figures doivent tourner au plus grand avantage de son possesseur. » (Contenau 1922: 34)

Pour lui, le sceau est un objet complexe et il relève de plusieurs domaines. A la page 124, il note que :

« c'est donc à ce moment, vers la fin du XIV^e siècle, qu'apparaissent sur les cachets des signes qui n'ont plus simplement un rôle ornemental, mais doivent être considérés comme des hiéroglyphes. »

Suit une étude de ce qu'il appelle « la bulle de Tarkondemos », et d'autres sceaux. Mais, comme si l'ombre de Sayce s'estompait, la perspective change quelque peu et de nouvelles questions sont posées, de nouvelles perspectives sont ouvertes : le postulat du caractère bilingue est discuté ; l'ancienneté des hiéroglyphes est affirmée ; un intérêt pour la fonction de l'écriture apparaît :

« quelles raisons ont fait choisir pour la diplomatie et les archives, l'écriture cunéiforme ? Nous l'ignorons. Sans doute, le cunéiforme était-il plus répandu ; mais, comme plusieurs siècles plus tard, les hiéroglyphes sont d'écriture courante à Karkemish, le problème demeure entier. » (Contenau 1922: 125)

Est également suggérée la question de l'origine commune de l'image et du signe graphique, ainsi que des critères de définition de l'une et de l'autre :

« la question se pose de savoir si les signes qui s'y trouvent ne sont pas symboles et non des hiéroglyphes formant inscription. » (Contenau 1922: 128)

L'étude de Contenau nous paraît intéressante, parce qu'elle montre une évolution dans la perception qu'on a pu avoir des sceaux : le sceau reste le point de départ du déchiffrement. Mais on s'intéresse à sa spécificité : il n'est pas un support comme un autre : il relève de l'art, mais est en même temps un témoignage historique ; il a aussi une portée religieuse et idéologique.

Le « club des cinq »

Aux environs de 1930, si on suit la chronologie de Friedrich (Friedrich 1954), une révolution eut lieu : cinq savants de nationalité diverses en furent les auteurs : Piero Meriggi, Ignace J. Gelb, Emil Forrer, Helmut Bossert et Bedřich Hrozný. Grâce à eux, le déchiffrement prit un tournant. Selon le mot de Barnett, ce fut « like the last touch which is necessary to start an avalanche », le coup de pouce nécessaire pour déclencher l'avalanche (Barnett 1953: 70).

Pour ce qui concerne le déchiffrement, la période qui commence là est une période riche, comme le rappelait Hawkins récemment (Hawkins 1998: 154-155) et les sceaux sont liés à elle : identification et interprétation des logogrammes, attribution de valeurs phonétiques à de nombreux signes, premières tentatives pour comprendre la langue, étude de la grammaire, déclinaison des noms, conjugaison des verbes et interprétation d'une bonne partie du vocabulaire, et utilisation de la méthode combinatoire. Ces avancées reposent donc sur un double renouvellement : renouvellement des documents et renouvellement des méthodes.

Concernant ces dernières, la période qui va des années 1930 jusqu'à la découverte de la bilingue de Karatepe est la grande époque de la méthode dite combinatoire (ou interne, ou cryptographique). C'est grâce à elle que Meriggi, par exemple, a réussi à déterminer le mot « fils ». Le principe de base (Klock-Fontanille 2003) est l'analyse et le dépouillement des textes jusqu'à ce qu'apparaissent des groupements et des séquences qui se répètent régulièrement. Si l'on peut rassembler un nombre suffisant d'exemples, on peut découvrir que tel groupe de signes dans le texte chiffré correspond à une fonction déterminée : par exemple, telle séquence sert de conjonction. On arrive ainsi petit à petit à déterminer le sens de la plupart des groupes chiffrés, sans savoir du tout les prononcer. Cette méthode a été abondamment utilisée par les étruscologues, les hittitologues, entre autres, et formalisée par Ventris, le déchiffreur du linéaire B. Cette démarche privilégie la reconstruction interne. Et cette reconstruction est légitimée par sa propre régularité interne. Devant les mystères qui représentent les irrégularités, il s'agit de mettre à jour la régularité sous-jacente, algébriquement formulable.

Renouvellement des méthodes, mais aussi renouvellement de la documentation : en 1934, les Allemands K. Bittel et H. G. Güterbock avaient découvert dans le palais royal de Hattuša un dépôt de près de 300 sceaux d'argile, dont un grand nombre étaient de véritables documents bilingues (bien que souvent très courts et très détériorés) : on pouvait y lire, comme sur le fameux sceau de Tarkumuwa, les noms des rois en écriture cunéiforme et en hiéroglyphes. En 1939, une nouvelle moisson de découvertes eut lieu, donnant lieu à deux publications importantes (Güterbock 1940 & 1942). Mais le véritable butin ne résidait pas tant dans de nouvelles connaissances linguistiques, que dans le fait qu'on pouvait désormais connaître la graphie hiéroglyphique des noms de la plupart des grands rois hittites. Composés pour la plus grande part d'idéogrammes, ces noms ne donnaient malheureusement aucune lumière sur la prononciation, mais il y avait sur le nombre quelques noms en écriture syllabique (dont celui de la reine Puduhepa lu par Bossert dès 1933) ; et pour la recherche historique en général et la datation des inscriptions rupestres en particulier, la découverte du nom royal de Šuppiluliuma fut d'une importance capitale.

Quel est l'intérêt des sceaux ? Rappelons-le : la masse des documents hiéroglyphiques date des siècles qui ont suivi la chute de l'empire hittite. De ce fait, le déchiffreur, privé du point d'appui que constituerait une source cunéiforme contemporaine, a dû nécessairement opérer dans l'abstrait, hors du milieu historique et culturel qui a engendré l'écriture et déterminé son évolution.

C'est pourquoi par la découverte de nombreux sceaux à Boğazköy datant de l'empire, les hiéroglyphes ont pu être abordés à leur source. Comme il a été signalé, les hiéroglyphes les plus anciens que nous connaissons sont sur sceaux. Malgré la fragilité du matériel et l'ambiguïté des données cunéiformes, il est évident que les sceaux de Boğazköy publiés par Güterbock ont contribué au déchiffrement, en ramenant l'attention des hittitologues vers les purs problèmes du syllabaire et du graphisme. On a pu constater l'existence de l'homophonie dès le XIV^{ème} siècle, l'utilisation de procédés spéciaux commandés par la technique et l'esthétique du sceau, tels que l'abrégement, la semi-idéographie, la tendance à la symétrie et la stylisation.

Pourtant, quand on lit les études de cette période, on a l'impression que l'étude des sceaux et le déchiffrement en général ne sont plus inséparables, mais semblent suivre des voies parallèles. Pourquoi ?

L'étude des sceaux, dont on découvre un grand nombre pendant cette période, se fonde toujours sur un raisonnement par comparaison, par analogie. Le principe en est le suivant (Klock-Fontanille 2003) : il s'agit de rassembler le plus de matériau observable, de manière à pouvoir observer des correspondances entre un segment 1 inconnu et un segment 2 connu, ce qui va permettre de réduire le segment 1 à du connu. On pense immédiatement à un texte bilingue (ou digraphe). Ainsi le caractère bilingue reste-t-il souvent le point de départ. Par exemple Götze, en 1936, dans une étude « Philological remarks on the bilingual Bulla from Tarsus » : « It may be supposed that the two inscriptions correspond. » (Götze 1936: 210-214). Et pour étudier les sceaux, il est difficile de ne pas utiliser une méthode de type comparatif. Güterbock le rappelle dans sa préface à la première partie de *Siegel aus Boğazköy*, ouvrage consacré aux sceaux royaux : la légende cunéiforme est en arrière-plan de toute interprétation des hiéroglyphes, c'est nécessaire en l'état actuel de nos connaissances (p. V).

Dans un ouvrage entièrement consacré au sceau de Šuppiluliuma – car, y-a-t-il meilleure source que les sceaux, pour établir les noms de personnes ?, « gibt es bessere Quellen als die Siegel, um Namen von Personen festzustellen, deren Autogramme man nicht besitzt ? » (Bossert 1944: 133) –, Bossert, en 1944 (*Ein hethitisches Königssiegel. Neue Beiträge zur Geschichte und Entzifferung der hethitischen Hieroglyphenschrift*), commence son ouvrage, dans la préface par une mise en avant de la méthode comparative : dès le premier paragraphe (p. V), il est question de « Heranziehung von gleichbedeutenden Zeichen », de « Schriftverwandtschaften », « Schriftvergleichung », « Analogien », il est question de la lumière que pourront apporter d'autres disciplines, etc. La méthode est claire, c'est celle d'un Meillet, par exemple. Toute sa démonstration sera fondée sur l'étude, l'analyse de correspondances. Cette méthode était déjà celle qu'il avait prônée dans son étude de 1932, *Šantaš und Kupa-pa*. En voici le début (page 5) : « Keine Schrift kann aus sich heraus entziffert werden ».

Quelques années plus tard, en 1956, en s'attaquant aux « Documents hiéroglyphiques hittites provenant du palais d'Ugarit », Laroche remarquait :

« Les empreintes de sceaux hittites dont M. Schaeffer a bien voulu me confier l'étude offrent un double intérêt : elles contiennent à la fois des dessins et des signes graphiques. L'iconographie hittite s'enrichit tout à coup d'un apport inespéré : figures divines, humaines, animales, etc. dans la présente contribution, je m'attache seulement à l'interprétation des inscriptions hiéroglyphiques, et à la discussion des légendes cunéiformes qui les accompagnent : celles-ci facilitent dans une large mesure l'intelligence de celles-là. Ces inscriptions résolvent certains problèmes anciens, confirment ou détruisent des hypothèses antérieures, et posent beaucoup de questions nouvelles. [...] »

Par leur nature même, les sceaux hittites ne posent pas de problèmes proprement linguistiques. Tandis que l'analyse d'une inscription rupestre se concentre sur la grammaire et le vocabulaire, le déchiffrement ne porte ici que sur des noms d'hommes et de divinités, des noms de titres et de fonctions. C'est toujours à l'identification matérielle de signes et à l'interprétation de valeurs graphiques qu'on aura affaire ; nous devons déterminer le sens de symboles et d'idéogrammes, ou la valeur de signes phonétiques. La quasi-totalité des empreintes ont été conservées sur des tablettes cunéiformes. En plus d'un cas, la clé des lectures hiéroglyphiques se trouve dans l'intitulé ou le colophon des tablettes que ces sceaux estampillent. » (Laroche 1956: 97)

Mais du même coup, on comprend que les sceaux ne peuvent plus avoir le même statut et la même place dans un déchiffrement largement dominé par la méthode combinatoire. D'ailleurs, Meriggi, par exemple, ne s'en sert pratiquement pas. Dans une de ses études si importantes pour le déchiffrement des hiéroglyphes, puisque s'y trouve la célèbre analyse du mot « fils », « Die Hieroglyphenschrift. Eine Vorstudie zur Entzifferung » (Meriggi 1930: 165-212), une des rares mentions des hiéroglyphes concerne leur intérêt historique, à savoir que grâce aux sceaux, on sait que l'écriture hieroglyphique est ancienne.

Ce n'est pas un hasard si, C. Frank, quelques années plus tôt, en 1923, prônant lui aussi, comme on l'a dit la méthode cryptographique – comme le montre bien le passage que nous avons cité extrait du début de son ouvrage *Die sogenannten hettitischen Hieroglyphenschriften* –, ne les utilise pas (Frank 1923: 12-13).

Cela nous permet aussi de comprendre que leur place dans l'importance des inscriptions n'est plus du tout la même. A titre d'exemple : pendant toute la première période, le point de départ était toujours le sceau de Tarkumuwa, c'est lui qui était toujours cité en premier (nous en avons donné des exemples), maintenant, c'est l'inverse. Un seul exemple, dans le corpus des inscriptions publié par Hrozný en trois volumes entre 1933 et 1937, les sceaux arrivent à la fin du troisième volume.

Gelb va beaucoup plus loin. Pour lui qui a toujours prôné la méthode interne (combinatoire), les sceaux ont même constitué un frein au déchiffrement :

« Les sceaux bilingues de Tarkondemos et d'Indilimma constituaient, par exemple, plutôt un facteur négatif pour le déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques, car leur côté cunéiforme ne put jamais être lu avec quelque degré de certitude. C'est une étrange ironie du sort que la lecture des signes cunéiformes de ces sceaux n'est en train d'être établie avec certitude que maintenant, à l'aide de la lecture correcte du hittite hiéroglyphique enfin déchiffré. » (Gelb 1944-45: 394)

Donc, on peut dire que selon la méthode choisie, les sceaux seront la base de la recherche ou un auxiliaire parmi d'autres.

Vers une discipline autonome

L'étude des sceaux a permis aux savants de cette période de se concentrer sur les problèmes du syllabaire et du graphisme. Mais on voit apparaître de nouvelles questions, de nouvelles problématiques (en germe chez Contenau, pour certaines).

Dans la deuxième partie de *Siegel aus Boğazköy*, parue deux ans après la première, Güterbock se pose la question du classement (p. 5) ; il rappelle que la connaissance insuffisante des hiéroglyphes fait qu'un classement d'après le contenu est le plus souvent

impossible. Partant de l'idée que les sceaux avec inscription hiéroglyphique représentent un matériel brut (« Rohmaterial »), il porte une attention toute particulière à la structure du système (on est en présence de phonétique, de ligatures, d'idéogrammes, de « symboles divins », le principe acrophonique existe).

Dans cet ouvrage, on voit bien que le sceau n'est plus considéré comme une inscription de plus, comme un support quelconque, ce n'est pas non plus un simple objet artistique.

Certes, l'étude des sceaux permet de revenir aux origines des hiéroglyphes. Ce qui signifie revenir à l'image. Ainsi s'intéresse-t-il à la nature des signes : signe iconique ou graphique (p. 43 : « Bild oder Schrift ? ») : certains cas sont clairs, d'autres ambigus (p. 45). D'où des questions comme : quels sont les critères qui nous permettraient de décider si nous sommes en face d'un signe iconique ou d'un signe graphique ? La taille, par exemple.

Ce sont là des questions nouvelles, qui ne seront formalisées que bien plus tard (Laroche 1960). Et enfin, on découvre que le sceau (le support) peut conférer une fonction nouvelle à l'inscription, à l'écriture : une fonction idéologique (Klock-Fontanille 2001), une fonction performative (Klock-Fontanille 2005). A titre d'exemple, toujours à propos des « Documents hiéroglyphiques hittites provenant du palais d'Ugarit », Laroche remarquait à propos du sceau de Piha-ziti :

« Une remarque sur la composition du sceau : le nom propre occupe une place modeste entre le dieu de l'orage et 'Mon Soleil' ; l'intention est évidente : Piha-ziti se met sous la protection de l'un et affirme sa fidélité à l'autre. [...] Toutes ces relations implicites prouvent que le sceau personnel a été conçu par les Hittites dans le même esprit, et réalisé avec les mêmes moyens que le relief rupestre 'signature', dont il n'est en somme qu'un raccourci. Il y a une hiérarchie à trois degrés de dignité : dieu, roi, homme, qu'on devrait suivre parallèlement sur les sceaux et les reliefs, et dans les textes. » (Laroche 1956: 141-142)

Dans les années qui suivent, d'autres études mettront en avant cette fonction idéologique de l'inscription hiéroglyphique sur sceau :

« Dans les rapports diplomatiques des Hittites avec les Etats orientaux (Syrie, Egypte), le sceau royal réunit parfois en une seul document les deux écritures, par quoi le souverain affirme à la fois son originalité nationale et son intervention dans les affaires de l'Orient. » (Laroche 1960: 248)

Conclusion

Les chercheurs ont souvent souligné l'importance des sceaux dans le déchiffrement des hiéroglyphes hittito-louvites. Pour Laroche, ils sont un des trois faits marquants de l'histoire de ce déchiffrement, mais aussi un chapitre spécial et délicat à traiter (Laroche 1958: 253). Mais le rôle des sceaux et l'évolution de celui-ci, leur place dans les méthodes de déchiffrement l'ont été beaucoup moins. Au début, leur rôle était exclusivement linguistique : peu importait au fond que l'inscription se trouve sur un sceau : ce qui importait, c'était l'apport, et non le support. C'était une inscription comme une autre, qui avait l'avantage d'être bilingue dans un certain nombre de cas. Peu à peu, le support a pris de l'importance : c'est la fusion support + apport qui a été prise en compte. Et l'étude des sceaux a pris une autonomie, a pris une autre direction, elle est devenue une discipline à part entière : le sceau

relève du linguistique, mais aussi de l'artistique, de l'idéologique, etc. Et même en tant qu'inscription, il a des particularités que les autres inscriptions n'ont pas. Et ce n'est sans doute pas un hasard si un Meriggi, par exemple, qui a tant utilisé la méthode combinatoire, a si peu fait de cas des sceaux.

La période qui commence dans les années 1930 se caractérise donc par un saut qualitatif, comme l'appelle Marazzi :

« Le ricerche condotto dal Güterbock (1940-42) sui sigilli da Boghazköy e quelle del Laroche sulla glittica da Ugarit (1956 e 1956a) rappresentano non solo un enorme progresso nella identificazione, lettura e comprensione di un gran numero di segni sia sillabografici che logografici, ma altresì un nuovo modo di porsi di fronte al fenomeno scrittoria che permetterà negli anni successivi di definirne meglio le potenzialità di comunicazione sovralinguistica. » (Marazzi 1990: 4)

Car l'écriture hiéroglyphique ne peut pas se réduire à un système graphique, et son étude ne peut pas se réduire à l'identification de ses éléments. Cette fonction autre que linguistique, ce sont les sceaux qui ont permis de la mettre au jour.

Bibliographie

Barnett, R. D.
1953 « Karatepe, the key to the hittite hieroglyphs », *Anatolian Studies* 3: 53-95.

Bossert, H. Th.
1932 *Šantaš und Kupapa*, Leipzig.
1944 *Ein hethitisches Königssiegel. Neue Beiträge zur Geschichte und Entzifferung der hethitischen Hieroglyphenschrift*, Berlin.

Burckhardt, J. L.
1822 *Travels in Syria and the holy land*, London.

Contenau, G.
1922 *La glyptique syro-hittite*, Paris.
1934 *La civilisation des Hittites et des Hurrites du Mitanni*, Paris.

Dhorme, E.
1933 « Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ? », *Syria* 14: 341-367.

Frank, C.
1923 *Die sogenannten hettitischen Hieroglypheninschriften*, Leipzig.
1924 « Über P. Jensens 'Zur Entzifferung der « hittitischen » Hieroglypheninschriften' », *Studien zu den «hittitischen » Hieroglypheninschriften* : 3-10.

Friedrich, J.
1939 *Entzifferungsgeschichte der Hethitischen Hieroglyphenschrift*, Stuttgart.
1954 *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*, Berlin-Göttingen-Heidelberg.

Gelb, I. J.
1944-45 « Le déchiffrement du hittite hiéroglyphique », *Renaissance* 2/3: 393-397.

Götze, A.
1936 « Philological remarks on the bilingual Bulla from Tarsus », *AJA* 40: 210-214.

Güterbock, H. G.
1940 *Siegel aus Boğazköy*, I, *AfO* Bh. 5.
1942 *Siegel aus Boğazköy*, II, *AfO* Bh. 7.

Hawkins, J. D.
1998 « Il geroglifico anatolico : stato attuale degli studi e delle ricerche », *Il geroglifico anatolico*, Napoli: 149-172.

Hogarth, D. G.
1920 *Hittite seals. With particular reference to the Ashmolean Collection*, Oxford.

Hrozný, B.
1933 *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*, Livraison 1, Praha/Paris.
1934 *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*, Livraison 2, Praha/Paris.
1937 *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*, Livraison 3, Praha/Paris.

Jensen, P.
1898 *Hittiter und Armenier*, Straßburg.

1924 « Zur Entzifferung der ‚hittitischen‘ Hieroglyphenschrift », *Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete* 35 (= NF 1): 245-296.

Klock-Fontanille, I.
2001 « Ecritures et langages visuels sur les sceaux royaux digraphes de l'empire hittite : quelques propositions pour une rhétorique de l'écriture », *Akten des IV. Kongresses für Hethitologie, Würzburg, 4.-8. Oktober 1999*, Wiesbaden: 292-307.

2003 « Peut-on modéliser le déchiffrement des écritures ? », *Modèles linguistiques* 14/1: 75-96.

2004 « Le déchiffrement des hiéroglyphes 'hittites' : des débuts difficiles », *Antiquus Oriens (Mélanges R. Lebrun)*, Paris: 433-456.

2005 « L'écriture entre support et surface : l'exemple des sceaux et tablettes hittites », *L'écriture entre support et surface*, Paris: 29-52.

2006 « Retour sur l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes hittito-louvites : le statut de la bilingue de Karatepe », *Actes du VI. Congrès international de hittitologie*, Roma (à paraître).

Laroche, E.
1956 « Documents hiéroglyphiques hittites provenant du palais d'Ugarit », *Ugaritica* 3: 97-160.
1958 « Etudes sur les hiéroglyphes hittites », *Syria* 35: 252-283.
1960 *Les hiéroglyphes hittites*, Paris.

Marazzi, M.
1990 *Il geroglifico anatolico. Problemi di analisi e prospettive di ricerca*, Roma.

Menant, J.
1895 « Eléments du syllabaire hétéen », *Mémoires de l'Institut National de France* 34: 1-113.

Meriggi, P.
1930 « Die hethitische Hieroglyphenschrift. Eine Vorstudie zur Entzifferung », *ZA* 5: 165-212.

Mordtmann, A. F.
1872 « Entzifferung und Erklärung der armenischen Keilschriften von Van und der Umgegend », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 26: 465-696.

Peiser, F. E.
1892 *Die hethitischen Inschriften. Ein Versuch ihrer Entzifferung*, Berlin.

Sayce, A. H.
1884 « Decipherment of the hittite inscriptions », Wright W., *The Empire of the Hittites*, London.
1922 « The Decipherment of the Hittite Hieroglyphic Texts », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* : 537-572.
1925 « The decipherment of the hittite hieroglyphic inscriptions verified », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* : 707-715.

1930	« The decipherment of the Moscho-Hittite Inscriptions », <i>Journal of the Royal Asiatic Society</i> : 739-759.	Wright, W. 1884	<i>The Empire of the Hittites</i> , London.
Thompson, R. C. 1912	« A new decipherment of the Hittite Hieroglyphs », <i>Archeologia</i> 64: 1-144.	Zalitzky, J. 1917	« Deux cachets hétéens inédits de la Bibliothèque nationale », <i>RA</i> 14: 25-28.